

## Des livres

Manouk Borzakian

17 septembre 2011

# Géographie Socioculturelle (Yves Raibaud)

Raibaud Yves, 2011, Géographie socioculturelle, Paris, L'Harmattan, 288 p.



Face à une géographie académique - c'est-à-dire vidalienne - ayant engagé la discipline sur la voie du naturalisme, et aussi bien en réaction aux approches quantitativistes de l'analyse spatiale, la géographie sociale se constitue, dans les années 1970 et 1980, à la fois sur le postulat que l'espace est une œuvre humaine - autrement dit la société prime sur l'espace - et sur une tendance à traiter d'objets - comme la ségrégation spatiale, la pauvreté, les élections - qui lui confèrent un statut de géographie « engagée » (p. 19-24). Dans les années 1980 en France, le tournant culturel lorgne pour sa part du côté de l'anthropologie, des *Cultural studies* et de la géographie anglophone pour (re)mettre l'individu et ses représentations au cœur de la discipline, soumise par la même occasion à un exercice de réflexivité, de déconstruction des préjugés qu'elle véhicule et/ou cautionne (p. 34-37).

Autant d'éléments que nous rappelle efficacement Yves Raibaud, dont l'ouvrage tente de s'insinuer entre les deux approches ainsi décrites, parfois présentées comme antinomiques mais dont les points de convergence abondent. Eu égard aux exigences d'un projet aussi ambitieux, le format de l'ouvrage - présenté comme un résumé de l'habilitation à diriger des recherches soutenue par l'auteur en 2003 - ne peut manquer de causer au lecteur quelques menues frustrations. Cet exercice de réduction semble avoir contraint Yves Raibaud à ne pas trop s'attarder sur les articulations entre parties et chapitres et, par ailleurs, à prendre quelques raccourcis. Ainsi, les études de cas constituant l'essentiel de la deuxième partie pèchent parfois par leur caractère quelque peu allusif.

C'est surtout vrai pour un chapitre musical qui passe bien trop vite. Sans que soit précisé, par exemple, ce que la musique a d'immatériel (p. 91) : n'est-elle pas plutôt invisible, ce qui soulève, au passage, la question de notre rapport essentiellement visuel au monde et à l'espace ? Le parallèle entre vision et audition est pourtant explicite dans le texte de Claire Guieu cité page 87 : « *Les géographes avaient affûté leur regard, ils se mettent aujourd'hui à l'écoute* ». Il l'est également dans la notion de « géoindicateur », proposée par Yves Raibaud lui-même (p. 98) : la musique est présentée comme « *un élément de description et de décryptage des réalités sociospatiales, alternatif à l'image* » (je souligne) : en quoi auditif serait-il donc synonyme d'immatériel ? Toujours dans ce chapitre, le lecteur se voit ensuite privé des détails de la déconstruction du vocable « musiques du monde », passionnant objet

postcolonial auquel sont consacrées une quinzaine de pages (108-123) qui laissent le curieux sur sa faim [1].

On l'a dit, s'il est question de frustration, c'est avant tout parce qu'on se trouve face aux - premiers - résultats d'une entreprise dont il faut louer l'ambition et le courage : réconcilier, fusionner, connecter géographie culturelle et géographie sociale, en empruntant à chacune des éléments pour fonder une « géographie socioculturelle », projet ô combien stimulant. D'autant plus que celui-ci évite l'écueil d'un simple compromis ou, pire, d'un dessein de type institutionnel - qui viserait à créer une nouvelle « branche » de la géographie, destinée à trouver sa place dans les UFR et/ou les manuels. Au contraire, il s'agit bien ici de défendre et définir un « paradigme socioculturel » (p. 249).

À cette fin, les apports que mobilise et s'approprie l'auteur sont décortiqués dans la première partie de l'ouvrage, épistémologique et programmatique. On mesure l'ampleur du travail à l'aune de la richesse des appareils théoriques développés par les défenseurs de l'un et l'autre courants - avec en première ligne Guy Di Méo pour la géographie sociale, Paul Claval et Jean-François Staszak pour la géographie culturelle. Sans compter qu'Yves Raibaud leur adjoint des géographes qui, incontournables, ne se réclament toutefois d'aucun des deux bords - notamment Jacques Lévy et Michel Lussault -, ainsi que de nombreuses ressources empruntées à la sociologie de la culture, aux *cultural studies* ou encore à la sociologie de la qualification [2]. De quoi faire des quatre-vingt premières pages une synthèse exemplaire, en vue d'un projet privilégiant un nouveau regard et s'appuyant notamment sur l'étude d'objets nouveaux : « *faire de la géographie autrement* » - c'est le titre de la deuxième section du deuxième chapitre, pour lequel les cafés géo auront la magnanimité de ne pas réclamer de droits.

Au sein de cette première partie, on citera un élément théorique original, l'idée d'une approche contextuelle de l'Homme, plutôt qu'une conception tranchée une fois pour toutes. L'auteur entend par là qu'individu, sujet, acteur ou agent - suivant un gradient de la plus grande à la plus faible autonomie -, le « géographié » doit bien être considéré comme un « sujet spatial désirant » (p. 53) mais que son degré d'autonomie - entre l'agent « agi » du structuralisme et la conception d'un sujet désirant, à forte capacité d'agir - n'est pas pour autant le même suivant les régions et les objets étudiés. Parallèlement, le géographe doit lui-même tenir compte de sa propre position sur cette échelle et de ce qu'elle implique dans sa perception du « géographié » (p. 78-83).

Vient ensuite, dans la deuxième partie de l'ouvrage, une série d'exemples de mise en pratique de ce paradigme socioculturel, à travers les thèmes de la musique, du genre et de l'ethnicité. En plus de la géographie musicale déjà évoquée, on retiendra, à propos du troisième, de belles pages (p. 167-177) sur la notion de « fête ségrégative ». Celle-ci désigne des manifestations destinées à une jeunesse « des banlieues » qui se voit, par elles, assigner une identité de quartier qu'elle finit par s'approprier. Soit un « bel » exemple de politique publique se retournant contre la population visée en construisant, à l'intention de personnes nées et éduquées en France, une identité ethnique stigmatisante et géographiquement réductrice.

La troisième partie boucle la boucle en précisant l'aboutissement des pistes proposées en début d'ouvrage. Yves Raibaud y prend d'abord le temps de rappeler à quel point géographie sociale et géographie culturelle « *se superposent pour une grande partie aujourd'hui* » (p. 196) et ne se distinguent peut-être plus qu'à travers des équipes d'enseignement et de recherche attachées à des intérêts catégoriels (p. 202-204). Puis il propose une définition du

socioculturel renonçant à toute hiérarchie entre le social et le culturel, à toute tentative de trancher « *la question de la poule et de l' uf* » (p. 207) : le social - famille, classe... - s'y trouve enrichi, complexifié par le culturel, à condition de récuser à la fois tout déterminisme social et tout naturalisme ou essentialisme culturel.

Le pari était ambitieux, on l'a dit. Il est, à n'en pas douter, réussi, ne serait-ce que par les réflexions/réactions que l'ouvrage ne manquera pas de susciter.

Manouk Borzakian

[1] Reste, pour ledit curieux, la possibilité de se plonger dans *Géographie et musique : comment la musique vient aux territoires*, 2008, MSHA ainsi que le numéro 76 de *Géographie et Cultures*, intitulé "Géographie des musiques noires", tous deux dirigés par Yves Raibaud.

[2] La richesse de cette liste rend d'autant plus surprenante la quasi-absence de référence à Augustin Berque, en particulier lorsqu'il est question (p. 35-38) du rapport entre réalités objective et subjective.

Copyright © Association des cafés géographiques (fondée en 1998).